



Une passion partagée

Par Georges Labica

Il existe, entre Wolfgang Fritz Haug et moi, une vieille amitié. Mieux, une sûre complicité. De quand date-t-elle? Peut-être du début des années 70. Je me souviens d'un repas chez moi, avec Frigga et Nadya, où nous évoquions, nos itinéraires réciproques vers la cause commune, -l'engagement politique de la transformation du monde existant, qui a nom "marxisme". Une fois de plus s'affirmait l'absence de frontières, non pas celles seulement qui séparent les nations, mais celles qu'abolit ledit engagement, qu'elles tiennent à la génération, à l'histoire, à la peau, à la philosophie, au roman familial ou au sexe. Même si l'on prenait quelque plaisir à s'étonner de cette convergence entre latinité (la mienne) et germanité (celle de Wolf). Mais n'est-il pas vrai que les plus anciens méditerranéens sont nos maîtres communs. Back to the Greeks, proclamait Nietzsche. Et que serait la dialectique sans le père Héraclite, comme disait Engels, et, avant lui, l'homme de la Phénoménologie? Je crois me souvenir que nous parlions aussi de l'Etat, grand thème de l'époque qui avait nourri, en particulier autour de la notion de dictature du prolétariat (mais oui!), quelques numéros de la revue Dialectiques, -mot et pluriel qui n'étaient nullement innocents. Je ne sais plus si Wolf y avait collaboré. Par contre, le groupe de Klassenanalyse, oui...En vérité, tout cela est approximatif, car je ne puis me fier à ma mémoire. Alors qu'il m'est impossible d'entreprendre quelque exercice de pensée que ce soit, par exemple scruter un texte ou repérer un concept, sans le solide appui de la référence historique, autrement dit de la contextualisation, je suis incapable de me rappeler des dates. Pas plus celles de ma propre vie : que faisais-je en 1961? que celles des événements historiques, mais, bien sûr, je sais, comme tous les écoliers français, que la bataille de Marignan a eu lieu en 1515, et même que Marx est né en 1818 ou ce qui se passait en 1968. Alors, cette complicité, de quand? De vingt ans? De trente? Et cela importe-t-il? Les calendriers ne sont, pour moi, que les copeaux de la mémoire. Pour Wolf? Peut-être pas...

Les lieux, quant à eux, assurent leur présence, les couloirs de la grande salle des congrès de La Havane, les rochers sous l'hôtel "Croatia" de Cavtat, les émotions également, au loin, Bandiera rossa, chantée en chœur une nuit à Berlin, au plus près, les libations d'après dîner, au Jagdgeschlosse, et les disputes, dont l'une s'appelait Gorbatchev...Cette complicité elle-même, de quoi était-elle, est-elle faite? De l'engagement déjà mentionné, la chose est certaine, sous la condition de préciser qu'il a résisté à la durée, qu'elle soit de trente ou de vingt ans, ce qui n'est pas mince, à en juger par les blessés et les cadavres restés sur la





route, par les enfants perdus, qui se sont éparpillés sur les chemins de traverse, par les renégats, selon le mot de jadis, ayant planté leurs cuillères dans la soupe des dominants, qui d'abord les avait fait vomir; par rapport à quoi, pèsent bien peu querelles de mises à jour et de mises au jour sur les s des marxismes ou les alternatives à deviner... On pourrait nommer cela "fidélité", si le mot n'était pas aussi religieusement connoté, c'est à dire perversi, et ce serait faire bon marché de l'opiniâtreté critique. Celle-là des chevaux s'échinant, en dépit des fondrières de la route et du gros temps, ces chevaux entêtés, que nous demeurons, Wolf et moi. A moins de dire, comme quelqu'un, dont le nom ne me revient pas (vous voyez!), que les deux choses à ne pas rater, dans sa vie, sont l'engagement politique et l'engagement affectif. Autre point commun?... Je ne rapporterai pas comment je suis devenu un auteur de Das Argument et parfois une plume de la revue, c'est un honneur, mais ce n'est pas original. De fait, je crois la complicité plus profonde, plus en-dessous de ce choix cependant radical, comme le portant, comme représentant, soyons un peu cuistre, son urgrund. Quelque chose qui tient à la structure personnelle interne, inconsciente bien entendu, mais que l'on peut malgré tout décrypter, ainsi qu'il en va, les petits de Freud nous l'ont appris, pour tout caché qui n'est tel que d'être débusqué, pour tout occulté aspirant à la lumière, que je qualifierais de goût, de désir, de volonté d'infinitude. C'est bien prétentieux, sans doute, mais cela ne nous change-t-il pas, agréablement et païennement, j'espère, du ressassement des limites comme du masochisme de l'inachevé, qui n'est autre, comme voyait Descartes, que la contremarque, savoir le monstrueux culot, de la conscience de la perfection. Plus simplement : le fini aspire à l'infini, c'est bien connu.. Avec Wolf, voilà, le commun, le partagé, -notre tare, notre gloire et notre croix: nous sommes des passionnés de collection, ou des collectionneurs passionnels, ce qui fait de nous, la nature intellectuelle (d'intellectuels) aidant, des facteurs de dictionnaires. Et je dis bien l'esprit de collection, le vrai, celui qui proscriit la possibilité même du choix, à la notable différence de l'anthologie, du florilège, de la chrestomathie et autres analectes et spicilèges, dont le facile arbitraire se satisfait de la finitude. Il ne fait pas de doute que cela relève de l'inné, que c'est carrément inscrit dans notre code génétique. En tout cas, le signe par lequel nous nous sommes reconnus, la corde de notre cordée qui ne s'est pas rompue. Depuis au moins vingt ans : cette fois, une certitude, établie par la date de parution de mon Dictionnaire critique du marxisme,-1982, dont Wolf avait eu vent bien auparavant. Je suis convaincu qu'il avait déjà ce projet en tête, qu'il n'y a là rien de circonstanciel, rien même qui soit dû à l'amitié. On sent bien que ce phénomène-là est obsessionnel, qu'il monte tout droit de l'intus, du "moi profond", comme dit l'autre.

Je le sais d'expérience, d'introspection, dont je ne suis pourtant pas familier. Car, chez moi,





le mal est ancien. Il vient de la toute première adolescence, la classe de 6ème, je crois, dix-onze ans. D'un coup, sans prévenir, sans indice précurseur, j'ai éprouvé la passion des timbres, déjà partagée, vécue en commun, subie, avec un copain, un complice. Un complice, au sens criminel de ce mot, puisque cette passion fâcheuse alla jusqu'à nous entraîner, désargentés que nous étions (entendez "d'origine modeste" ou "de basse extrace"), à dérober, chez un philatéliste du quartier, entre le lycée et le domicile de nos parents, les figurines irrésistiblement convoitées. Tout en bavardant sur des émissions postales récentes, afin de détourner, supputions-nous naïvement, l'attention, nous glissions nos doigts dans les pages des albums, afin de subtiliser quelques timbres. C'est ainsi que j'en vins à posséder, - horribili dictu!, la collection complète de la "Légion française contre le bolchévisme".

Naturellement, nous fûmes pris et nos parents durent acquitter une amende,- disproportionnée, me sembla-t-il, avec notre larcin, mais qui nous épargnait, nous assura-t-on, la paille humide des cachots. Néanmoins, la passion coupable, une fois dissipée une dramatique culpabilité qui m'accabla des années durant, ne disparut pas. Au contraire, elle n'en prospéra que mieux, sur l'abandon des voies illicites. Ce qui, au passage, me permit, bien plus tard, d'apprécier, dans toute sa portée, le jugement des Luttes de classes en France affirmant que les révolutionnaires sont plus à l'aise dans la légalité que derrière les barricades. J'ignore ce qu'il en est allé pour Wolf, ni s'il a accepté d'assumer un passé délictueux, mais, pour ma part, je poursuivis. Avec des reproductions, tout d'abord consacrées à la Vierge et l'enfant (sic) chez les peintres, puis, plus radicalement, peut-être dans la hantise d'illimiter le champ de recherche, aux représentations de la femme. Avec des prénoms d'amies, classés alphabétiquement pour voir si le nombre de certaines occurrences par lettre faisait sens... Si ce n'est pas le tourment de l'idée fixe, alors qu'est-ce?

Je n'ai jamais éprouvé la curiosité, à moins que ce ne soit faute de l'occasion, de demander à Wolf ce qu'il en était allé pour lui d'un tel fantasme, mais j'ai compris, aussitôt qu'il m'a fait part de son désir de traduire mon dictionnaire, que nous appartenions bien à la même fraternité. Les choses, par la suite, n'ont fait que s'aggraver (faut-il dire s'accuser?). La première édition du Dictionnaire (1982) m'ayant laissé profondément insatisfait, j'engageai, l'encre à peine sèche, la seconde (1985), de telle sorte que l'édition allemande se trouva en plein dans le travail de remaniement (100 nouvelles entrées, 300 pages de plus) et put, grâce notamment aux interventions de Gérard Bensussan, co-directeur avec moi et excellent germaniste, bénéficier des améliorations apportées. J'ajoute qu'en France une telle initiative éditoriale était pratiquement neuve, en tout cas sans équivalent. Mais ce n'était pas le cas en Allemagne, où se rencontrait, sur le marché, une foule de dictionnaires, qualifiés de marxistes, en provenance des officines de la DDR. Je passe sur les copieuses injures que





nous valut l'entreprise d'un examen critique, immédiatement qualifiée de révisionisme impérialiste, je préfère souligner le mérite, en vérité la combativité résolue de Wolf, pour en imposer la présence dans un contexte apparemment défavorable, -combativité et résolution dont chacun sait que notre ami n'est nullement dépourvu. Tandis enfin que Bensussan et moi différions, pour ne pas dire renoncions, au moins provisoirement, à une nouvelle édition refondue et augmentée (la 3ème, en poche, de 1999, demeurant identique à la seconde), et, sans doute définitivement, à l'ouvrage projeté concernant "la nomenclature des hommes, des oeuvres et des lieux", annoncée en 1985, et que nous nous consolions en assurant la responsabilité du secteur "marxologie" de l'énorme Encyclopédie philosophique universelle des Presses Universitaires de France (1989-1994), Wolf, quant à lui, se lançait dans la non moins gigantesque aventure de son Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus 1994), dont il me demandait, afin d'y apposer le sceau combien symbolique de la complicité de nos démarches, de rédiger le premier article, tout aussi symbolique et emblématique, puisqu'il s'agissait, au prix peut-être de quelque contrainte de vocabulaire, du concept marxiste de Abbau des Staates. La preuve ainsi n'était plus à infliger que nous étions bien atteints du même mal, dictionnarite, lexicopathie, glossaromanie, quel que soit le nom qu'on lui donne, expression spécifiée de la nosographie du collectionneur, cette terminologie présentant elle-même un caractère tautologique, puisqu'elle signifie "classification méthodique des maladies".

Il est désormais temps d'aborder cette pathologie pour elle-même, quitte à revenir sur ses manifestations. C'est ainsi que la volonté d'infinitude, élégant philosophème pour désigner la taxinomie ou passion de collection, s'accompagne d'indubitables satisfactions, dont la moindre n'est pas celle de la production et de la contemplation de ces longues listes consignées dans de gros et savants ouvrages, qui vous valent admiration générale et font de vous la référence obligée: on dira "le Haug" ou "le Labica", comme on dit "le Littré", bien que la comparaison soit tout à fait inadmissible, Littré, le maître et le père incontestés de tous les terminologistes, représentant le modèle inaccessible, nous dirions, avec un clin d'œil à nos classiques: le "génie" au-dessus des "talents". On ne saurait, par contre, compter, au nombre des contentements, le rôle de capitaine, qu'il soit à la tête d'une escouade ou d'un bataillon, joué par le maître d'œuvre. La tentante métaphore militaire ne vaut rien, le maître en question étant moins donneur d'ordres que sergent recruteur, puis tenant d'une écoute ouverte de ses associés et recenseur/organisateur de leurs savoirs. Ce qui, au passage, rend éclatant l'abîme séparant d'un Littré. Quoi qu'il en soit, force est bien d'affirmer que ladite volonté ne va pas sans souffrances. Sur le fondement de la tare, innée donc ou congénitale, au sens d'une fatalité chromosomique, après la gloire, en vérité bien modeste,





et auprès d'elle, il y a la croix, qui, en l'occurrence, transperce la rose, "la croix du présent", si bien nommée, dont la déraison voue le facteur de dictionnaire à l'ignorance des fiat iréniques. La fameuse conscience de la tâche accomplie n'est jamais son lot. Cet homme-là ne regagne pas son logis comme le travailleur, au bout de sa journée de labeur, pour poser son chapeau, embrasser sa femme et ses enfants et goûter le repos non usurpé du crépuscule. Il est condamné à demeurer sans cesse sur la brèche, terrassier enchaîné à sa pelle, archéologue enseveli dans sa fouille. Pas question de lui crier : "bien creusé, vieille taupe!". C'est le fonds qui lui manque le moins. Sa quête, ou plutôt sa traque, le mot, comme le gibier, se déroband, est sa première peine. Avant de les recenser, les mots, il faut les débusquer, leur faire avouer identité et provenance, reconnaître les constellations au sein desquelles ils s'inscrivent, les dépouiller et les épouiller afin de leur donner allure présentable. Après quoi, reste à mettre en ordre, en rang, ces soldats rétifs, non sans avoir déterminé quelle ordonnance, quel rangement. Or, rien n'est donné, le recensement pas plus que le classement, la distribution pas plus que la combinaison ou la filiation, le nombre des objets à répertorier pas plus que leur appartenance, leurs dimensions pas plus que leur définition, tout peut indéfiniment être reconsidéré, refait, déplacé, remplacé. Autant d'obsessions diurnes, qui, la nuit, virent aux cauchemars. Qu'est la certitude de la bonne proie, en regard de la méconnaissance des ratés inévitablement perçus sur le mode de l'oubli, donc de la faute? Mea culpa, mea maxima culpa martelant le perseverare diabolicum : tel est le sort,-la croix que tu portes jusqu'à ta crucifixion. A cette aune, les bonheurs ci-dessus évoqués abandonnent vite les lieux, sous les sarcasmes des mécontents n'en finissant plus de protester, ici, contre une absence d'un mot, d'un concept ou d'une occurrence, impardonnable évidemment, là, devant une lacune bibliographique, ou une erreur de référence au texte original, ailleurs, parce que l'espace attribué est jugé hors de proportion avec le sens ou que les corrélats marquent une vision unilatérale, sans parler du relevé des divergences interprétatives entre rédacteurs. La "gloire", déjà minée par l'angoisse subjective, s'effondre sous les admonestations, d'autant plus inévitables et irréductibles que l'on est, dès le principe même de l'entreprise, habité de la conviction d'être prisonnier d'un projet d'infini et d'une inextinguible soif de progrès. J'ai déjà rappelé, en ce qui me concerne, que la seconde édition travaillait déjà la première, dans le cours même de son élaboration, que le filigrane de la troisième contestait la précédente de l'intérieur, que..., et coetera. Mon propre exemplaire du DCM (et le KWM par contagion!), est littéralement caviardé de notes complétant, barrant, rajoutant, rectifiant presque chaque rubrique, convertie d'accusée qu'elle était, par nature, en coupable avérée, ayant vocation à toutes les récidives. Tantale pousse Sisyphe au milieu des filles de Danaos.





Je m'interroge : la situation est-elle semblable pour les collectionneurs de papillons ou les collectionneurs de balais? Pour les premiers, je ne puis m'empêcher de penser que leurs objets correspondent à un nombre fini, que leur classification obéit à des règles strictes, et que leur exposition, abstraction faite de la cruauté des aiguilles, suscite un sentiment esthétique. Pour les balais, c'est sans doute différent, leur nombre doit être encore moindre et leurs formes, rapportées aux matières, point si variées, constitutives des poils, beaucoup plus limitées. Je n'évoquerai point le cas des collectionneurs de chaussures féminines, qui appartient, comme on sait, à une catégorie de fétichisme et relève, par conséquent, du domaine strictement privé. Ni de la récolte des boîtes de sardines, à laquelle on vient récemment de consacrer un musée, car grand est mon doute quant à sa finalité. Arrêtant ici les comparaisons, quel que puisse être leur intérêt, je soutiendrai cependant, toute bégueulerie pédante mise à part, qu'il n'est pas plus de sottise collection qu'il n'est de sot métier. Mais revenons au chapitre de notre douleur propre, sans écarter l'hypothèse que le recueillement des mots n'en aurait pas l'exclusivité. Je n'ai pas le moindre doute : le seul fait que nous n'en ayons jamais parlé me persuade que Wolf en connaît de longue expérience les tourments, le supplice. Je vais jusqu'à le soupçonner d'en souffrir davantage encore que je ne le fais. La raison en est trivialement matérielle. En dépit de mes vœux, qui ne sont peut-être que le cache de ma paresse ou de ma renonciation, mon dictionnaire, en outre assumé à deux, reste un travail relativement artisanal, l'œuvre d'une équipe restreinte de quelques 86 collaborateurs, communiquant, de surcroît, en petits comités, alors que celui de Wolf, je veux parler du magnum opus en cours, trahit une ambition océanique, planétaire et mobilisant une armée internationale, qui fonctionne en congrès. Bien digne, avouons-le, de l'infatigable entrepreneur qui préside aux destinées de Das Argument, sa créature homologue. De toute nécessité, la torture, à peine suggérée çà et là par des messages d'invite à participation, véritables S. O. S., ne peut qu'être à la taille du dessein : démesurée comme lui. Impossible, qui n'est pas français selon Napoléon, est plus certainement encore un mot tout à fait étranger à la passion de collectionner, en tant que volonté d'infinitude, c'est pourquoi, en protagoniste averti et en vieil associé, je lui souhaite le triomphe que tous ses complices n'ont cessé de mériter, même quand ils se sont arrêtés en chemin.

Georges Labica

janvier 2001

